

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

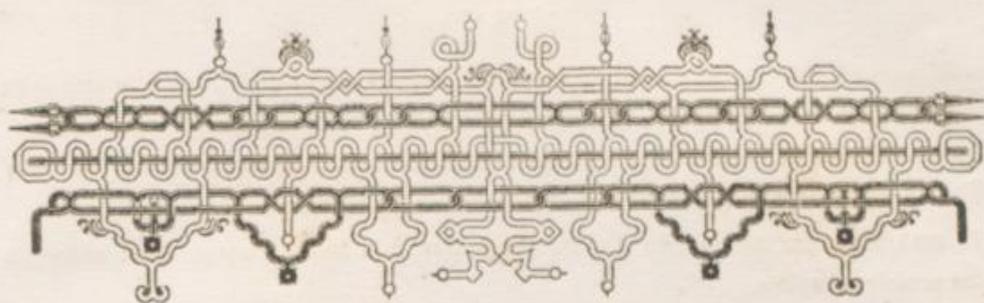
Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

I.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



EXCURSIONS

SUR LES BORDS DU RHIN.

I.

Où l'on montre des Etudiants mi-partie philosophes, espiègles mi-partie. — Du *Rhin-Antérieur*; du *Rhin-du-Milieu*; du *Rhin-Postérieur*. — Lac de Toma. — Rheinwald. — Via Mala. — Rheinthall. — Cataractes du Rhin. — *Schaffouse*. — Affluents du fleuve. — Celtes ou Gaulois. — Colonies romaines. — Les Franks. — *Bâle*. — La Forêt-Noire. — 1793 sur le Rhin. — Thann. — *Colmar*, Freybourg. — Etteinheim. — Offembourg.

Musa, mihi causas memora...

Bon, si je commence ainsi, bien des lecteurs ne me comprendront pas, ce qui serait un malheur.

Muse, je te supplie, écoute ma prière,
Et prête-moi l'éclat de ta vive lumière!

Cela ne vaut rien non plus : c'est du vieux style. Laissons les muses à leur bric-à-brac, et faisons l'essai d'un autre genre.

A bon entendeur, salut!

Je me nomme Julien d'Harcourt. Mon père est du sud de la France; ma mère, du nord de l'Amérique; moi, je suis de Paris, et je m'en fais gloire. J'ajoute, chose mémorable! que mon éducation est faite par un illustre personnage, M. Verbedur, dont vous n'avez

pas été sans entendre parler. Je ne suis pas son élève le plus souple, mais je vais faire prochainement ma philosophie, et comme je suis le plus ardent adepte du Gymnase-Triat, qui tend à la régénération de l'homme, il y a cent à parier contre un que mon échine et mon caractère gagneront simultanément en élasticité.

Je me trouve, par un numéro d'ordre que je tiens à la main, chargé de la rédaction de ce premier chapitre.

Voici comment cela se fait : écoutez-moi, pour peu que vous teniez à le savoir.

Nous sommes un certain nombre de jeunes étudiants, très-gâtés par leurs familles, et par là même assez difficiles à morigéner, que la sollicitude de nos pères et de nos mères a portés à confier aux soins particuliers de M. Verbedur, rue des Martyrs, 50, à Paris.

Jugez de notre position, rien que par ces noms : M. Verbedur ! et rue des Martyrs ! Jamais rien ne fut mieux nommé, je l'affirme.

C'est-à-dire que les pontons d'Angleterre, Cayenne, Balaclava, Botany-Bay, sont des oasis en comparaison de cette vie de galères qu'on nous fait mener là, toujours au râtelier du travail, et fort rarement à celui d'un bon repas. Mais chaque chose a sa fin, et les vacances arrivent !

Nous les attendions avec une grande impatience, et nous en parlions plus souvent qu'à leur tour, quand, un soir, M. Verbedur vint à nous, sous les arbres de notre posada qu'embaumaient les fleurs suaves d'un acacia et les senteurs des orangers, et, déridant sa face, nous dit avec une aménité et une courtoisie que nous crûmes tout d'abord voiler un traquenard :

— Mes amis !...

Jamais M. Verbedur ne se servait de cette appellation du cœur que lorsqu'il était profondément ému, comme au jour des étrennes, par exemple, où il le prodiguait en une heure de manière à l'épargner ensuite jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Mes amis, je reçois de vos parents, ou plutôt de votre mère à vous, Emile Daurey, une proposition qui ne manque pas d'attraits, qui me concerne et qui vous regarde. Or, pour peu que votre père à vous, Gustave Fa-mi-do, et le vôtre, René Mangras, votre mère, Fernand Sol-mi-ré, et votre famille à vous, Julien d'Harcourt, se prêtent à la circonstance, vous pouvez envisager une certaine série de beaux jours...

— De quoi s'agit-il donc, M. Verbedur ? demanda Emile, le plus empressé de savoir quelle bonne fortune l'attendait.

— Votre excellente mère, mon cher ami, m'écrit pour me faire savoir qu'elle a le projet de vous conduire cette année visiter les bords du Rhin...

Les bords du Rhin !... Quoi ! je boirai du vin du Rhin, aux lieux mêmes où le sojeil généreux mûrit le raisin qui le donne ! s'écria notre Emile, ivre de joie. Oh ! cher maître, laissez-moi vous serrer dans mes bras.

Sans mentir, si votre *plumage*
Se rapportait à votre *ramage*,
Vous seriez le phénix des hôtes de ces bois...

dis-je sournoisement, par derrière, pendant que notre professeur donnait à son joyeux élève l'accolade demandée.

— Alors, reprit M. Verbedur, en s'essuyant un œil humide, j'ai eu la pensée que...

— Que? firent mes camarades en chœur?

— Si vos parents y consentaient, et surtout s'ils ne reculaient pas devant les sacrifices d'argent qu'exige un tel voyage, sacrifices bien rachetés par le bénéfice moral et la moisson scientifique qui en résulterait pour vous tous, mes tendres amis... — ici une larme glissa de l'œil gauche de notre tyran attendri, — je... vous amènerais avec moi, madame Daurey m'en ayant donné la licence.

— Puisque vous êtes licencié-ès-bords-du-Rhin, m'écriai-je, vive, trois fois vive M. Verbedur!

— Vive M. Verbedur! crièrent les amis, et avec eux les échos d'alentour.

Ce soir là, la rue des Martyrs devint la rue des Bienheureux, et le numéro 50 fut illuminé en verres de couleur et lanternes vénitiennes, dans le jardin, s'entend, et jusqu'au sommet des arbres. On tira tant de pétards que la police dut intervenir dans la personne d'un sergent de ville.

Bref, nous fîmes savoir la chose à nos parents, et, comme nous avons déjà l'habitude des fleurs de rhétorique et des moyens oratoires, nos lettres eurent plein succès. On nous répondit qu'étant tel notre désir de nous instruire en voyage, et telle notre soumission aux inspirations de notre précepteur, on nous laissait carte blanche, moyennant que M. Verbedur serait notre capitaine-trésorier. On ajoutait que l'on remerciait le ciel d'avoir mis au cœur d'une mère assez de tendre dévouement pour accompagner notre caravane, et nous servir, à nous, jeunes émigrants, de sœur de Charité.

C'était, en effet, le nom que nous donnions à madame Daurey dans nos lettres, dont je regrette de n'avoir pas copie à glisser dans la première édition des *Fleurs de l'Eloquence*.

Il fut décidé que nous tiendrions journal de notre voyage, que la rédaction en appartiendrait à chacun de nous, par chapitres, et que le sort désignerait les numéros.

Vous vous rappelez que j'ai eu le numéro *un*. J'entre donc en matière, attention, lecteurs! Et vous, belles lectrices, un peu d'indulgence.

Huit heures du soir sonnent à la gare lorsque nous montons en wagon.

Nous nous embarquons pour Bâle, par Strasbourg.

L'air est lourd. Il fait chaud comme dans les fours à plâtre de Montmartre. Heureuse-

ment notre cacique, M. Verbedur, a la bonne idée de nous faire entrer dans une de ces voitures garnies de filet dans leur pourtour, et dont tous les compartiments communiquent par le haut, de manière à laisser l'air circuler, et à permettre de voir et d'être vu.

Notre bande s'installe dans un de ces compartiments, et forme une société à part.

Nous sommes sept, comme vous savez. Mais comme il est fort convenable de vous présenter mes compagnons de voyage, chers lecteurs, je vais les croquer tous au daguerréotype de ma plume. Dès-lors il vous sera possible de conserver en vos cœurs nos jeunes images, bonheur que nous ambitionnons au-dessus de tout.

D'abord, dans ce coin, à droite, faisant face au rail-way, voyez-vous cette dame, aux traits fins, respirant la bonté, qui sourit à l'un de nous, son fils, tout en forçant sa capeline de voyage à captiver sa brune chevelure? C'est madame Daurey, la mère d'Emile, notre mère à tous, la sœur de Charité en question. Elle n'en a pas les vêtements, n'est-ce pas? mais elle en cache le cœur sous la moire et le velours. Ne trouvez-vous pas qu'un doux fluide, le fluide magnétique de l'amour maternel, s'échappe de son regard, chaque fois que son œil s'arrête sur son enfant? Ah! c'est qu'elle est aussi tendre mère que bonne sœur de Charité.

Et dans cet autre coin, à gauche, que dites-vous de cette physionomie de Socrate et de Dracon fondus ensemble, aux yeux vifs, au nez proéminent, au front haut, aux cheveux déjà rares, qui nous contemple et semble s'enquérir si nous allons bientôt rester calmes comme à une composition ou à une visite d'inspecteur de l'université. Les habits du digne homme sont noirs comme le fond de ses pensées. Mais, dans le noir de son âme, il y a le flambeau sacré de l'intelligence et de l'amour, car il nous aime, et nous l'aimons, quoique j'en dise! Ce vénérable personnage n'est autre que notre cher maître, M. Verbedur. Ce nom est original, hein? Je vous avoue que j'ai pris mon temps pour m'y habituer. Avec cela, en toute vérité, le brave homme a une voix de fausset des plus discordantes, et nos oreilles, sur ce, maintes fois ont souffert. Mais enfin que ne faut-il pas endurer sur terre?

Maintenant je passe à mes compagnons d'esclavage.

Avez-vous jamais vu un tourbillon en chair et en os, un tourbillon toujours en mouvement, toujours parlant, étudiant à peine, n'écoutant jamais, ne voyant rien, et pourtant remarquant tout, faisant ses études rien que de les voir et entendre faire aux autres, aimant le luxe et les jolies choses, se plaisant dans le désordre et chiffonnant ses toilettes, mauvaise tête et bon cœur, prêt à s'excuser sur tout, prouvant qu'il a raison partout, se faisant l'autocrate de ses camarades et manquant aux mêmes camarades du moment qu'il est absent, donc avez-vous jamais vu un tourbillon sous la statuare d'un écolier?

Non, oh! non... n'est-ce pas?

Alors regardez Emile Daurey et étudiez-le. Vous me direz ensuite si je me trompe dans ma définition.

Par opposition, pour vous représenter René Maugras, cet écolier qui occupe à lui seul tout un côté de wagon, figurez-vous le portail d'une cathédrale renversée, et dont les tours seraient devenues les jambes. Surmontez le tout d'une grosse tête de Bonze, et vous aurez une idée adéquate de notre camarade. J'ajouterai, ce qui ne vous étonnera pas, que, quand notre ami s'assoit, les sièges craquent; quand il marche, le parquet tremble; quand il court, la terre sonne. Oserai-je vous confier tout bas que quand il ronfle?... Mais c'est là un détail par trop... intime! René, du reste, ne manque pas de capacités... N'interprétez pas mal ce mot: je veux dire qu'il a des moyens, et il le prouve, dans l'occasion. Seulement il aime les gros souliers ferrés, le bâton à lanières de cuir du paysan, et il foule trop volontiers aux pieds les règles de la courtoisie française.

Je puis dire, en revanche, de Gustave Famido, comme de Fernand Solmiré, que ce sont deux amis d'un doux et bon caractère. La musique est leur fait, et ils s'en occupent plus que de toute autre chose. Aussi récitent-ils toujours leurs leçons sur l'air du *De profundis*, et font-ils constamment leurs devoirs avec des soupirs et des points d'orgue quelque peu prolongés.

Si la délicatesse et le respect de moi-même me permettaient de me crayonner ici sans manquer à la modestie, je vous ferais un certain panégyrique de ma personne, par exemple, que le grec n'est pas pour moi de l'hébreux, ni le latin du sanscrit. J'ajouterais que, quand je veux, les succès ne se font pas attendre; malheureusement, d'après mon père, je ne veux pas souvent. Mais, vous ne l'ignorez pas, les pères sont si exigeants! On me trouve malicieux, n'aimant traiter les choses qu'à la légère. A cette occasion, j'ai reçu le surnom de Clown! Je trouve l'expression hasardée: en attendant, le mot me reste. Je ferai en sorte de négliger la chose.

Vous nous connaissez tous, n'est-ce pas, lecteurs, à nous deviner à la première rencontre? Nous pouvons partir; voici la locomotive qui siffle... suivez-nous...

N'attendez pas de moi que je vous dise, chers lecteurs, le nom de chaque station, et que je vous peigne chaque site argenté par l'astre des nuits ou doré par les premiers rayons du soleil d'août; nullement. Je vous conduis sur les bords du Rhin, et j'ai hâte d'y arriver. Aussi, ne vous ayant pas ouvert la bouche sur l'affreux désordre de l'embarcadère de l'Est, à l'occasion de l'entrée de la reine d'Angleterre à Paris, qui a eu lieu ces jours-ci, ne vous dirai-je rien non plus de notre colère à la vue de l'indigne spoliation dont les buffets des chemins de fer se rendent coupables vis à-vis des voyageurs, ni de l'aspect de *Bar-le-Duc*, où le jour nous surprend, ni de *Toul*, ni de *Nancy*, ni de *Lunéville*, ni de *Sarrebourg*, que nous laissons les unes à notre droite, les autres à notre gauche. Je ne vous parlerai même pas du magnifique canal du Rhin à la Moselle, que nous traversons, ni des charmantes ruines des *Tours de Lutzelbourg*. Après *Saverne* et son château, voici bien *Strasbourg*, où l'hôtel de la Vignette nous reçoit avec les égards de vieux amis, car mademoiselle Scroller, notre ancienne connaissance du voyage de

Suisse, nous y fait le plus gracieux accueil. Or, après une première séance à la table d'hôte, chose fort appréciable quand on a dix-huit ans et qu'on hume le grand air, notre premier désir est de gravir la fameuse flèche de la cathédrale, dont l'horizon dépasse tout ce que l'imagination peut se figurer.

Aussi, en face du grand fleuve que nous voyons serpenter au loin, à travers les campagnes, M. Verbedur prend la parole, et, quand il traite une question de science, c'est tout un gazouillement d'oiseau enrhumé. Ici, comme c'est le Rhin qui l'inspire, écoutez-le, sa verve se met au diapason des flots du fleuve.

— Voici le fleuve le plus fameux des temps anciens, le plus admiré des temps modernes, le plus entouré de légendes, et le moins connu peut-être des peuples qui l'entourent... nous dit-il du ton d'un trompette qui trouve mal l'embouchure de son instrument.

Les Romains lui ont accordé l'épithète de *Superbus*.

Son nom est d'origine Celtique. Les Celtes l'appelaient *Rhen*, fluide, matière qui coule; les Goths, *Rino*; les Saxons, *Ryne*. Ce nom de Rhin dérive de l'allemand *Rennen*, anciennement *Rennan*, du grec *ρην*, couler. Quant à l'H, il vient de l'habitude où étaient les Grecs de marquer la lettre R d'un esprit rude, au commencement des mots.

— Gare! fit Emile assez bas, nous voici au Lycée!

— Dans une des contrées les plus agrestes et les plus sauvages du pays des Grisons, en Suisse, reprit notre bon précepteur, on voit, touchant à un rocher, trois forts ruisseaux sortir avec abondance des réservoirs de la nature. L'un d'eux prend le nom de *Aua de Toma*. Le second se précipite d'une certaine hauteur avec une impétuosité imposante, et prend celui de *Aua del Parlet*. Le troisième coule avec calme, par une ouverture couverte de mousse, et se nomme *Aua de Badus*. Ces trois ruisseaux, roulant leurs eaux dans un lit bordé d'herbes, serpentent dans une petite gorge, en suivent la pente, et se réunissent enfin dans un superbe lac dit le *lac de Toma*. Une teinte verdâtre, violette et d'un bleu foncé se remarque sur ses eaux si limpides et si pures cependant, que l'œil peut facilement distinguer le fond du lac.

C'est là le Rhin, mais le *Rhin-Antérieur*, *Vorderrhein*.

Le *Rhin-du-Milieu*, *Mittelrhein*, a sa source sur un autre point de l'imposante montagne qui n'est autre que le *Saint-Gothard*. Il n'est non plus qu'un très-faible ruisseau d'abord, mais bientôt il s'accroît par la jonction de plusieurs autres, se précipite de toute la hauteur d'un rocher de la *Vallée de Meddels*, et hâte son cours vers le *Rhin-Antérieur*, auquel il se réunit près de *Dissentas*, à huit lieues du lac de Toma. Au point de cette réunion, ces ruisseaux perdent leur dénomination particulière et prennent celle de *Rhin-Antérieur*. Alors tous ensemble roulent avec fracas leurs flots couverts d'écume, sous des massifs de bouleaux touffus, et sautent sur mille et mille rochers. Puis, au-dessous de *Rabius*, ils forment une île magnifique, couverte d'arbres élevés, de jolis buissons, et offrant de superbes prairies. Ils traversent enfin de riches pâturages alpestres, semés de

vacheries et de troupeaux, et, parvenus à *Reicheneau*, se joignent à un troisième bras appelé le Rhin-Postérieur.

Le *Rhin-Postérieur*, *Hinter-Rhin*, prend sa source dans la partie la plus élevée de la forêt déserte connue sous le nom de *Rheinwald*, tout près de l'imposant *Vogelsberg*. C'est là qu'il sort d'un immense glacier qui compte soixante pieds de hauteur. Cette montagne de glace, que l'on nomme *Glacier de la forêt du Rhin*, montre à sa cime un banc monstrueux de granit, et, dans toutes les directions, elle est entourée de grandes montagnes boisées. L'ouverture que les eaux s'y sont faite par leur poids, leur force et leur impétuosité, semble être l'ouvrage de la main des hommes. Alors ce torrent, qui est accru de treize autres, se jette avec impétuosité dans la vallée du *Rheinwald*.

Cette vallée peut être mise au rang des plus remarquables de la Suisse. Sur une longueur de huit lieues, elle n'a qu'une largeur de quinze minutes, et se trouve, de tous côtés, cernée de hautes montagnes qui sont couvertes de neiges éternelles et de larges mers de glaces. L'hiver y dure long-temps. Néanmoins on y trouve une colonie de Souabes, tous forts, vigoureux et opulents, qui s'y est établie vers la fin du XII^e siècle.

Dans le courant des mois de juin, de juillet et d'août, il y a dans cette vallée deux routes qui conduisent en Italie par le *grand Saint-Bernard*. Or, le Rhin, ayant recueilli d'autres grands ruisseaux, arrive à travers des haies formées de sapins, de chênes et de hêtres, au village de *Splügen*, et alors il se précipite par une fente de formidables rochers dans la vallée de *Schamser* qui présente à l'œil un tableau, tantôt riant, tantôt horrible. Puis, après cette chute, il passe par des gouffres effrayants, et forme la *Via Mala*, route maudite, l'une des merveilles de la Suisse.

Cette *Via Mala* est une gorge monstrueuse de roches superposées, environnée des deux côtés de montagnes couvertes de sapins. C'est là que le Rhin-Postérieur, dans une profondeur de six cents pieds, roule avec un fracas et une rapidité sans pareils dans un lit de quinze pieds de largeur. Il atteint bientôt la délicieuse et superbe *Vallée de Domlesch*, à l'entrée de laquelle est situé le bourg de *Tusis*, petite ville vivante et animée. Enfin, continuant sa marche vers *Reicheneau*, le Rhin-Postérieur réunit ses eaux sombres et d'un noir bleuâtre à celles du Rhin-Antérieur, qui sont d'une éclatante limpidité.

Après la réunion de ces trois Rhins, le fleuve majestueux serpente à travers la superbe *Vallée de Rheinthal*, reçoit les eaux impétueuses de la *Plessur*, puis celles de beaucoup d'autres ruisseaux, et enfin se jette dans le *Lac de Constance*, près de la jolie ville de *Rheineck*. Il traverse ce lac dans toute sa longueur, y dépose tout ce qu'il a entraîné des montagnes, et se dirige vers *Schaffouse*. C'est près de cette ville qu'il forme, sur une quadruple rangée de rochers, cette magnifique cataracte, la plus belle que l'on voie en Europe.

— Alexandre Dumas place à la chute de cette cataracte la mort d'un Anglais, dont

l'histoire drolatique fait l'ornement de ses impressions de voyages... osai-je dire, en interrompant M. Verbedur, dans le but de couper au vif sa tirade.

Mais madame Daurey reprit à son tour :

— J'ai vu cette cataracte à un premier voyage que je fis en Suisse, vers 1835. Le fleuve, tourmenté par les rochers énormes qui le couvrent, et qui surgissent du milieu même de son lit, est obligé de se resserrer. Il se couvre alors d'une épaisse écume, et grossit ses tourbillons. Bientôt il se précipite avec une violence toujours croissante dans des gouffres béants, bondit de roches en roches, tombe enfin en une masse d'un volume effrayant, d'une hauteur de quatre-vingts pieds, par trois chutes perpendiculaires, avec un fracas tel, que tout ce qui est dans le voisinage est assourdi, et que, durant le silence des nuits, ce bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. La chute du côté du sud, entre deux aiguilles élevées, est la plus rapide. La largeur totale de la masse d'eau qui se précipite est de trois cents pieds. Non loin de la cataracte s'élève, au milieu du fleuve, une maison à laquelle on arrive par un pont-levis. De là on jouit de la vue de la cataracte dans toute son étendue. Le mugissement continu de cette masse d'eau, la commotion qui semble en ébranler le rocher, la vue de toutes ces merveilles de la nature, produisent sur l'âme du spectateur une impression d'admiration et d'épouvante difficile à décrire.

— Je le crois, et rien ne me charme plus qu'un fleuve, répondit M. Verbedur. Comme tout a son rôle dans la création, il me semble que les fleuves nous racontent ce qu'ils ont vu sur leurs rives à toutes les époques des âges, et dans leurs flots harmonieux, le soir, j'entends de longs récits qui charment mon oreille, et me font rêver long-temps.

— Alors que vous raconte donc le Rhin? demanda Fernand, qui s'émeut toujours au mot d'harmonie.

— A votre question, je répondrai tout-à-l'heure, dit notre professeur : laissez-moi vous dire auparavant qu'après la cataracte de Schaffouse, le Rhin compte encore trois autres cataractes, celle de *Zurach* à l'embouchure du *Wutach* : celle de *Lanfenbourg*, et la cataracte de *Rheinfelden*.

Dans la durée de son cours il recueille toutes les eaux de la chaîne septentrionale des Alpes, ainsi que celles du Jura, et entre en Allemagne, ici près de Bâle.

On peut juger de la pente de ses eaux, en observant que la digue du quai de Bâle est parallèle à la *pointe* de la tour du *Munster* à Strasbourg. Mais il n'est plus obstrué par les montagnes, ses rives s'aplanissent, et il n'y a que sur la rive droite que de temps à autre les montagnes reparaissent. C'est ainsi que le Rhin poursuit sa marche jusqu'à Strasbourg, et de là à Mannheim.

Ce fleuve, qui recueille dans son lit toutes les eaux *des Vosges* et de la *Forêt-Noire*, reçoit encore celles du *Neckar*, non loin d'Heidelberg, descend à travers une contrée char-

mante vers *Francfort*, qui lui envoie son *Mein*, fort près de *Mayence*, arrose cette ville, passe à *Bingen*, prend les eaux de la *Nahe*, traverse des régions pittoresques et sauvages, où fumait et flamboyait une double chaîne de volcans qui se sont éteints en couvrant le sol de laves et de basaltes disposées en deux lignes qui bordent le fleuve comme deux longues murailles, atteint *Coblentz*, qui lui donne la *Moselle*, baigne *Newied*, *Andernach* et *Bonn*, entre de hautes et superbes montagnes, arrive à *Cologne*, passe à *Dusseldorf*, à *Wesel* et à *Arnheim*, et enfin se dirige vers les *Pays-Bas*.

— Et de là va tomber dans la *Mer du Nord*... dit *Gustave*.

— Si bien que cet orgueilleux enfant des montagnes des Grisons, après un cours de trois cents lieues, trouve enfin son tombeau dans l'Océan... ajoute le philosophe *Emile*.

— Et maintenant que vous chante le fleuve du Rhin, et quelles historiques mélodies fait-il entendre à vos oreilles de savant et de poète? demande le dilettante *Fernand*.

— Soyez recueillis, mes enfants, car mes paroles portent avec elles de grands enseignements sur l'inconstance des choses humaines... continue *M. Verbedur*.

Voici ce que me dit le Rhin, car je le répète, ses flots ont pour moi un langage : il me semble qu'ils s'animent pour dire à ceux qui le visitent :

« J'ai vu long-temps près de ma source, et le long de mes bords, errer la sauvage famille des Celtes ou Gaulois.

» Bien des années se passèrent, et je les voyais, heureux et graves, se livrer aux travaux des champs, mettre leurs villes en relations de commerce, échanger de peuplades en peuplades des témoignages d'amitié, et se réunir fréquemment pour adorer ensemble leur dieu Hésus, et leur terrible Teutatès.

» Mais un jour ils apprirent que Rome existait, que c'était une cité de héros insatiables, et qu'ils allaient être attaqués, faits esclaves, et que leur pays serait divisé, partagé.

» En effet, je vis apparaître César, César, le chef des Romains. Il me couvrit d'un pont de bateaux, et traversa mes flots d'un pas vainqueur.

» Après lui, *Drusus* vint couvrir mes rivages de cinquante citadelles. Pour te citer les plus fameuses, je n'ai qu'à choisir le *Cornu Romanorum*, au lac de Constance, puis *Augusta*, devenue Bâle; *Argentina* changée en Strasbourg; *Moguntiacum*, Mayence; *Confluentia*, métamorphosée en Coblentz, à l'endroit où la Moselle se jette dans mon sein; *Colonia-Agrippina* convertie en Cologne, le *Trajectus ad Mosam*, qui est Maëstricht, au confluent de la Meuse, et enfin le *Trajectus ad Rhenum* ou Utrecht.

» Vint alors *Munatius Plancus*, qui donna une cité pour couronne au mont Jura, *Vesuntio*, devenue Besançon.

» Ensuite, à l'endroit où le Mein se confond dans mes eaux, une forteresse puissante fut élevée par *Martius Agrippa*, en même temps qu'il établissait la *Colonia Agrippina* en face de *Tuitium*, Deutz.

» De cette façon, tout mon cours devint la propriété des nouveaux conquérants. J'avais cessé d'être Gaulois : j'étais Romain.

» Un jour, j'entendis parler d'une religion nouvelle prêchée par un Messie nommé Christ, et avec la vingt-deuxième légion romaine sortant de Jérusalem, où elle avait vu mourir ce nouvel Apôtre d'une religion nouvelle, arriva sur mes bords, un de ses Disciples, appelé Crescentius, qui, prêchant, baptisant et convertissant les peuples de mes rives, fit tomber les rêveries des Druides, et s'évanouir toutes les divinités païennes des Grecs et des Romains.

» Cette légion se fixa à Mayence, afin de commander aux deux collines principales qui dominant mon rivage, vers le milieu de mon cours, le *Taunus* et le *Melibocus*.

» Valentinien, à son tour, chargea les volcans éteints qui ouvraient encore leurs cratères entre Mayence et Coblenz, des deux citadelles de *Lowenberg* et de *Stromberg*.

» Enfin une série de colonies romaines vint remplacer autour de moi mes pauvres Celtes, mes pauvres Gaulois vaincus.

» Ce furent *Virca*, *Trajani-Castrum*, *Transdorff*; *Mosa Romanorum*, *Turris-Alba*, *Weissethurm*; *Victoria*, *Neuwied*; *Rigomagum*, *Remagem*; *Rodobriga*, *Boppart*; *Antoniacum*, *Andernach*; *Tulpetum*, et bien d'autres.

» Mais il est un Dieu qui se joue des hommes, de leurs efforts, et des masses granitiques qu'ils dressent comme des boulevards formidables pour assurer leur puissance. Les Romains dominaient depuis un temps dans les contrées que j'arrose, lorsqu'un bruit effrayant vint retentir sur mes bords, et les échos de mes rivages furent impuissants à redire les rumeurs horribles qui roulaient vers moi comme un torrent impétueux.

» Figurez-vous que les Barbares du Nord, Huns, Vandales, Suèves, Alains, Goths Visigoths, Marcomans, Celtes, Franks, Germains, et cent autres hordes, ayant brisé leurs entraves et rompu leurs barrières, arrivaient, affamés, avides, rapaces, dévorants, et se cherchant une nouvelle patrie, une belle et large place au soleil, se ruant les uns contre les autres, se coudoyant sans fin, pressés ainsi que, dans la plaine, sont les épis des moissons; aussi ruinaient-ils tout sur leur passage.

» A son tour la puissance romaine fut écrasée. Ses tours, ses châteaux-forts, ses municipes, ses villes nouvelles, ses colonies, furent effondrés, nivelés, effacés par cet horrible passage d'hommes.

» De cette immense invasion de Barbares, celui qui maintint son peuple sur mes rives, et qui parvint à y fonder un vaste empire, fut Charlemagne.

» Quel homme que ce Charlemagne ! Il croyait au Christ, lui, et ne ressemblait en rien au reste des humains. Il dominait tous ceux de sa cour de la hauteur de ses épaules et de sa belle tête. Son visage semblait un phare illuminé de feux merveilleux. Il étudia les décombres de mes bords, et se mit à les restaurer, à effacer mes ruines, et à redresser mes villes et mes forts.

» Par lui, Mayence ressortit de terre et lui devint chère, car il y laissa les cendres de son épouse bien-aimée Fastrada. Afin d'aller plus facilement pleurer sur son tombeau, je le vis porter la patience jusqu'à couvrir mon lit d'un pont immense de pierres posées par piles et par assises.

» Ensuite il rétablit Bonn, *Ara Ubiorum* et les aqueducs. Il refit les belles voies romaines de *Victoria*, qui prit le nom de Neuwied. Au signal de sa main puissante, *Baccharia* sortit de ses ruines, et devint Bacharach. De *Vinicella*, il fit Winkol, et s'établit alors au palais d'Ingelheim, construit avec les débris d'un therme de l'apostat Julien.

» Ainsi je devins Frank, après avoir été Romain, après avoir été Gaulois.

» Mais que tout changeait autour de moi ! Avec Crescentius, le disciple du Christ, étaient venus d'autres prédicateurs d'une religion tellement puissante, qu'elle transformait les hommes et faisait voir l'aurore d'une civilisation bien différente de celle de l'Italie ou de la Grèce. C'étaient Apollinaire qui catéchisait à Rigomagum ; à Bacharach, saint Goar ; Martin de Tours, à Coblentz ; Materne, à Cologne, puis à Tongres ; Eucharis, à Trèves, puis Gézélin, dans les campagnes et les bois.

» Et pendant que ce grand travail d'une régénération surhumaine se faisait, il fallait entendre chanter sous les arbres, sur les rochers, et dans les prairies de mes bords, ces légendes et ces barcarolès que l'imagination de mes riverains, encore mal éclairée, et partagée entre le bien et le mal, créait pour charmer ses loisirs et satisfaire son désir de tout expliquer.

» Je vous en citerai des milliers, que je serai heureux de redire et de chanter, lorsque vous descendrez sur mes eaux, vers la mer qui les attend, soit par les bateaux qui les sillonnent, soit par ces routes de fer et de feu chargées de monstres vomissant la flamme qui troublent mon repos, en longeant mon rivage.

» Auparavant je dois vous rappeler que les plus grands événements de l'histoire se sont passés dans mon voisinage, et sur mes bords.

» Ainsi j'ai vu, dans la vaste plaine qui s'étend de Coblentz à Andermach, en 876, de terribles combats entre Charles le Chauve et Louis le Germanique.

» J'ai vu, dans les mêmes sites, en 940, d'affreuses batailles que se livrèrent les ducs de Franconie et de Lorraine et Othon I^{er}.

» Là encore, j'ai vu, en 1114, les démêlés sanglants de Henri V et de l'archevêque de Cologne.

» Puis, là toujours, j'ai contemplé les déplorables épisodes des guerres d'Othon de Brunswick et de Philippe de Souabe, en 1198.

» Enfin, dans les mêmes lieux, j'ai assisté aux grands faits d'armes de la guerre de Trente-Ans, d'abord, en 1688 ; puis de la succession d'Espagne, et en ces derniers temps de la grande révolution française de 1789.

» Les rois d'Austrasie ont eu long-temps leur séjour sur mon fleuve, au même Ander-
Excursions.

nach, et du palais qu'ils y occupaient, leur main royale pouvait pêcher le poisson de mes flots.

» C'était le temps où sur chacune des crêtes de mes rochers surgissaient des châteaux-forts domaines de fiers suzerains; où sur chacun de mes mamelons de nobles châtelains dressaient leurs manoirs élevés comme des nids d'aigles; où dans le creux de chacune de mes vallées, les abbés et les gentes filles de Jésus édifiaient leurs moustiers.

» Aussi que de ruines splendides j'étale aux regards, car tous ces barons, suzerains et vassaux, châtelains et chevaliers, évêques et hommes-liges bataillèrent souvent entre eux, appelant la flamme et la hache à leur aide.

» Mais un jour, voici que j'aperçois quatre cavaliers, près d'un rocher caché par les arbres des vallées de Rhens et de Kapellen, descendre de leurs montures, et s'asseyant sur ce rocher, faire et défaire les empereurs de la belle Allemagne qu'arrose ma rive droite. Ces cavaliers étaient les quatre Électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence et du Palatinat. Ce siège de pierre, devenu le trône sur lequel ils montaient ou descendaient les princes, devint le fameux *Königsthül*.

» Une autrefois, c'est l'Ordre Teutonique qui vient s'installer à Mayence, puis à Trèves, puis à Coblenz.

» Ensuite ce sont les Templiers qui se ramifient jusqu'à Saint-Goar et à Toarbach, l'ancien *Tronus-Bacchi* des Romains, à cause de ces bons vins dont je gratifie les collines qui m'entourent.

» Comptez, si vous pouvez, tous les burgs qui se sont assis appuyés sur mon lit. Les Burgraves, qui en ont eu la résidence, ont été de fiers princes féodaux qui ne le cédaient guère aux commandeurs et aux baillis. Aussi, que de faits je pourrais dire. Mais je me tais, car en visitant chaque baie, chaque confluent, chaque site, chaque nid de mes rivages, vous serez éblouis des grandes choses dont je fus le témoin, et toujours l'inspirateur... »

— Par son bon vin qui monte passablement les têtes? demandai-je à M. Verbedur, qui prit, en se taisant, une pose toute de mélancolie.

— Non, répondit Fernand, par l'eau seule de son lit, qui dut souvent servir de limites naturelles aux états des Burgraves, Palatins, Électeurs, Empereurs, etc.

— Comme il sert de limites naturelles à la France, reprit Emile: car Charlemagne avait porté ses conquêtes au-delà; mais ses successeurs ont repris le Rhin pour frontière. Napoléon I^{er} avait aussi dépassé le Rhin; mais le traité de 1815 nous a repris ce qu'il nous avait donné.

— Et combien de terres manquent à la France pour posséder tout ce que le sol montre au soleil entre le Rhin et l'Océan? dit un étranger qui, comme nous, plongeait son regard sur l'immensité de l'horizon, et avait entendu notre entretien. Il vous faudrait aussi la Belgique et une partie de la Hollande.

— Nous ne les prendrons pas... répondit froidement M. Verbedur.

Le soir était venu, et le crépuscule se faisait : mais la journée avait été si chaude, que c'était plaisir de respirer un air frais et pur, à la chute du jour, et de baigner sa tête dans les brises aériennes. Aussi restons-nous assis sur les bancs de pierre qui forment la galerie de la tour du munster. *Munster* est le nom que l'on donne à Strasbourg et en Allemagne, avec celui de *Dôme*, aux cathédrales des cités. Aussi restions-nous fort complaisamment en méditation devant le grand spectacle qui nous était offert.

— Et sur quel point commencez-vous votre voyage sur le Rhin? demanda l'étranger, que le mutisme de M. Verbedur ne semblait pas décourager.

— Ici même, à Strasbourg... répondit laconiquement notre cher maître.

— Vous avez raison... reprit l'intrépide interlocuteur. Jusqu'à Strasbourg, le Rhin n'offre rien de positivement curieux.

J'en excepte les chutes du fleuve à Schaffouse, mais il faut aller les chercher trop loin.

Il y a bien *Bâle*; mais en vérité quand, à Bâle, on a visité le munster, dont les flèches à jour ressemblent à des carottes brodées, comme le dit V. Hugo, un grand poète, Monsieur! quand on a vu son portail de *Saint-Gallus* avec ses statues des vierges-sages et des vierges-folles, son groupe de Saint-Georges terrassant le dragon et de Saint-Martin partageant son manteau; quand on a visité le magnifique cloître avec ses tombeaux qui fait suite à l'église; quand on a vu la *Salle du Concile* de 1444, le *Tombeau d'Érasme* avec son épitaphe : *Terminus!* lorsqu'on a suffisamment admiré les fragments de la célèbre *Danse des Morts* de Holbein, qui laisse si loin derrière elle celles de Dresde, de Lucerne, mais dont celle de la Chaise-Dieu, en Auvergne, est peut-être l'égale, alors vous avez tout vu.

— Mais c'est déjà merveille de visiter Bâle, et ce que vous nous en dites nous en donne le désir... interrompit Émile.

— Mon ami, vous aurez tant à voir de Strasbourg à Cologne, que pour le bien étudier, vous ferez bien de vous contenter de ce cadre... continua l'orateur.

Il est vrai que de *Huningue* à Colmar, les deux rives du fleuve retentissent encore des bruits de la campagne mémorable de 1793, et qu'il y eut là des combats de géants;

Il est vrai que l'on vous signalerait les lieux où l'armée des Émigrés, commandée par Condé, fit célébrer les services funèbres en plein air pour Marie-Antoinette, pour la noble Élisabeth, pour Stofflet, pour Charrette, et l'autre endroit où Louis XVIII quitta son nom de comte de Provence et fut proclamé roi;

Il est vrai que vous auriez le spectacle de *Huningue*, rasé, démantelé, humilié par les ennemis de la France;

Que non loin de Colmar on vous montrerait les *Stabula* des Romains, maintenant *Rantzeinheim* :

Les voies antiques d'*Ottmansheim* ;

Les Thermes découverts à *Badenwiller*, en 1624 ;

Le point précis où les députés des Gaulois, d'après les *Commentaires de César*, vinrent conjurer leur vainqueur de repousser les Germains qui tentaient de passer le Rhin ;

Près de *Mulhouse*, et avec les hautes cheminées de cette ville industrielle, l'endroit où Arioviste, vaincu, passa le fleuve et s'enfuit devant les Romains ;

Thann, la ville de bois qui fatiguerait votre œil de la dorure et du vernis de ses maisons, mais qui vous recréerait de la magnifique flèche de son munster Saint-Thibaut ;

Colmar, qui vous apparaîtrait comme un obélisque se dressant au milieu d'un jardin, et, derrière les trois castels de *Ribeauville*, le fameux *Turkheim*, d'où, le 5 janvier 1676, le maréchal de Turenne foudroya les Impériaux et les chassa pour jamais de l'Alsace ;

Freyburg-en-Brisgaw, dont l'église dresse vers le ciel une aiguille de deux cent cinquante pieds de haut, avec ses maisons à pignons, ses toits à girouettes, ses tuiles en arabesques, et sa vaste plaine capitonée de vignes, zébrée de haies, coupée de routes, et les souvenirs de ses Burgraves, Landgraves, Gaugraves, Rheingraves, etc., etc. ;

Etteinheim, où, lorsque la paix fut signée et que la rive droite du Rhin se réconcilia avec la rive gauche, le fils du prince de Condé, le duc d'Enghien, se retira pour vivre dans la solitude, mais d'où il fut enlevé en 1804, pour venir recevoir la mort à Vincennes ;

Enfin *Offembourg*, où l'avant-garde de Moreau, en 1796, trouva la preuve de la trahison de Pichegru parmi les papiers du fourgon du général de Klinglin ;

Mais, croyez moi, cela ne vaudrait pas le magnifique panorama que vous avez du Rhin, assis où vous êtes, sur cette belle tour du munster. Car tout ce que je viens de vous nommer, Bâle, Thann, Colmar, Freyburg, Etteinheim, Offembourg, vous le voyez d'ici, en suivant à votre droite ce long ruban d'azur du Rhin. Et vous avez de plus la splendide et poétique *Forêt-Noire*, que vous dominez de cette hauteur sublime, là, en face de vous ; et puis, à l'avance, sur votre gauche, votre regard peut aussi sonder les mystérieux horizons que vous allez franchir demain, si vous vous rendez à mes conseils.

— Nous le ferons, Monsieur... dit courtoisement notre cher maître.

— D'où vient donc à ces montagnes le nom de Forêt-Noire, Monsieur ? demanda Émile, toujours curieux de connaître.

— On désigne communément sous le nom de Forêt-Noire, mon ami, répond l'étranger, cette chaîne de montagnes que vous voyez venir de Schaffouse, passer à Bâle, suivre le Rhin et se prolonger à votre gauche jusqu'à *Eberbach*, au coude formé par le Neckar, l'un des beaux fleuves d'une de ses plus belles vallées.

En général, les croupes de ces montagnes sont légèrement arrondies, comme vous le voyez. Cependant, les cimes les plus élevées approchent de la forme aiguë. Tel est le *Schwartzwald*,

L'aspect triste et sombre de la Forêt-Noire, augmenté par les obscures forêts de sapins qui en couvrent les rampes, lui a certainement valu le nom qu'elle porte.

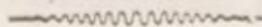
Les Romains la nommaient *Silva-Martiana*.

Elle donne naissance au Danube.

Ses bois de sapins servent à former, sous le couteau des montagnards, ces jouets charmants dont s'amuse les enfants. Quant à ses grands arbres, ils sont envoyés par flottilles de radeaux à la Hollande, qui, vous le savez, manque de forêts.

Maintenant, acheva l'étranger, vous connaissez comme moi la contrée qui s'étend de Bâle à Strasbourg. Pour le reste de votre voyage, je vous souhaite mille jouissances.

Ayant ainsi parlé, notre interlocuteur salua gracieusement madame Daurey, M. Verbedur et nous-mêmes, puis, sans nous laisser le temps de le remercier autrement que par l'affabilité de nos visages, il s'enfonça et disparut dans l'escalier tournant de la flèche.



inrent
oit où
mai-
t;
ardin,
1676,
e;
nt cin-
les en
es, et
ncilia
r vivre
ennes;
a tra-
Rhin,
nom-
ci, en
lide et
us; et
rizons
mille,
anger,
vre le
r, l'un
ous le
est le